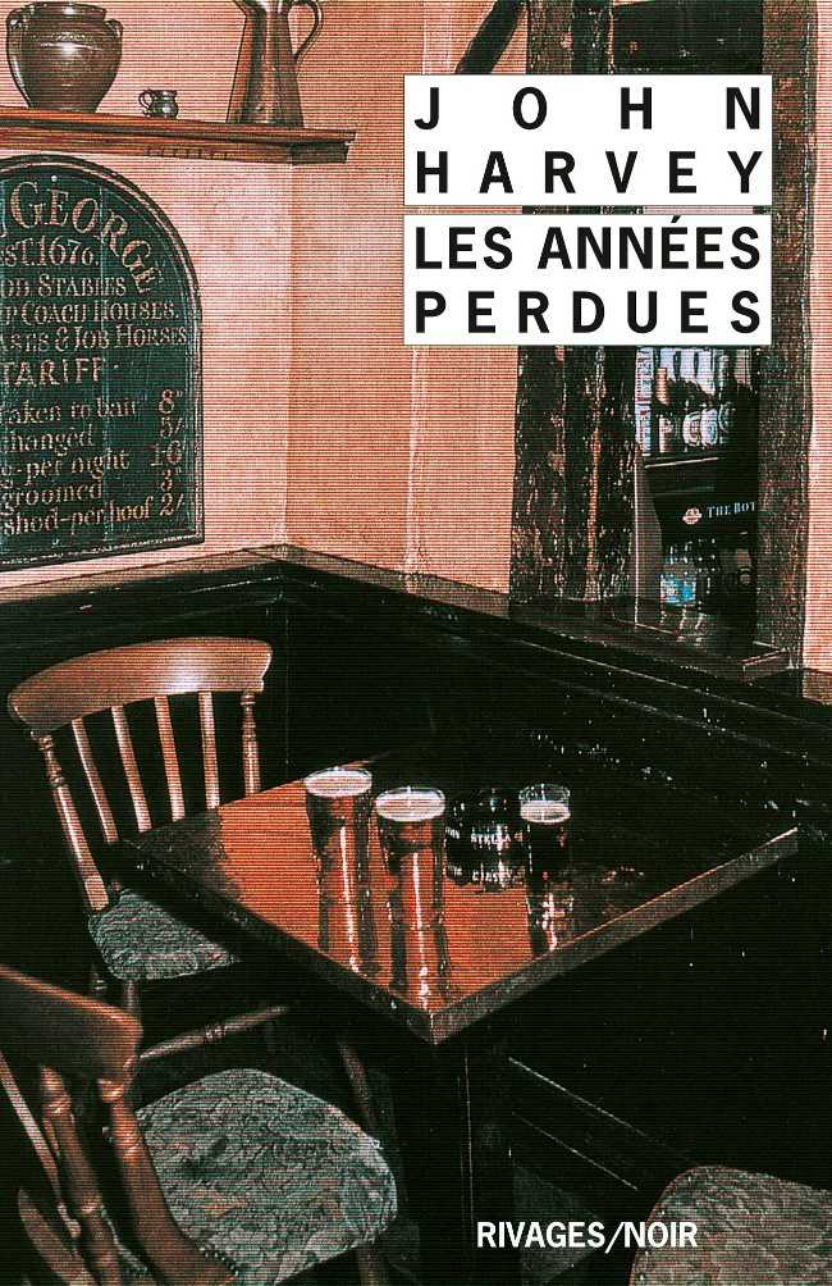
JOHN
HARVEY
LES ANNÉES
PERDUES
RIVAGES/NOIR

Cinq hommes armés et masqués ont commis en quelques mois une série de vols qui leur ont rapporté un demi-million de livres. Les forces de police se mobilisent, l'opération Martin-Pêcheur est déclenchée. Cependant, le crime ne compte pas que des professionnels : deux minables ont laissé un vieil homme entre la vie et la mort en voulant braquer une agence de crédit. Le père d'un des voyous était musicien au club de la Chaloupe où Ruth James chantait son succès Les Années perdues, tandis que Prior, le mari de Ruth, croisait la route de Charlie Resnick, un fusil de chasse à la main. Aujourd'hui, Prior est sur le point de recouvrer la liberté après plus de dix ans de réclusion. Les fantômes surgissent du passé et l'inspecteur comprend que leur histoire est aussi la sienne.

Nous retrouvons pour la cinquième fois Charlie Resnick, hanté par ses propres démons, dans un roman qui a tous les accents du blues.

Du même auteur
chez le même éditeur

Cycle Charlie Resnick

Cœurs solitaires
Les Étrangers dans la maison
Scalpel
Off Minor
Les Années perdues
Lumière froide
Preuve vivante
Proie facile
Now's the Time
Derniers sacrements
Cold in Hand
Ténèbres, ténèbres

Cycle Frank Elder

De chair et de sang
De cendre et d'os
D'ombre et de lumière

Anthologies

Demain ce seront des hommes
Bleu noir

Cycle Will Grayson et Helen Walker

Traquer les ombres
Le Deuil et l'oubli

Autres

Couleur franche
Lignes de fuite

John Harvey

Les Années perdues

Traduit de l'anglais
par Jean-Paul Gratias

Collection dirigée par
François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Titre original : *Wasted Years*

© John Harvey, 1993
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1998
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-3428-5

1969

1

– N'oublie pas qu'on se retrouve à La Chaloupe, Charlie. Vers huit heures et demie, neuf heures. D'accord ?

En entendant la voix de Ben Riley, Resnick se retourna. Il repéra sans mal le visage de son collègue. Dans la meute des supporters massés contre la barrière, il était bien le seul homme à ne lancer ni sarcasmes, ni injures. Deux minutes avant la fin d'un match apparemment condamné au score nul de zéro à zéro, une guerre d'usure menée dans le no man's land d'un terrain bourbeux d'arrière-saison, le ballon avait giclé vers l'aile et les rares brins d'herbe encore visibles sur la pelouse. L'ailier, se débarrassant d'un coup d'épaule de l'adversaire qui le marquait, avait couru trente mètres avant de rattraper la balle ; à la lisière de la surface de réparation, alors qu'il hésitait entre passer le ballon et tirer, un défenseur adverse l'avait fauché par derrière au terme d'une glissade, plantant ses crampons dans la cuisse de l'ailier. Le penalty, mal frappé, était parti en vrille au bout du pied trop tendu du buteur, mais il avait cependant franchi la ligne pour mourir dans les filets. Un à zéro. Une cinquantaine de partisans de l'équipe des visiteurs avait chargé la tribune adverse, des pièces de monnaie affûtées à la meule luisant entre les phalanges de leurs poings serrés.

Resnick avait perdu son casque dans la première échauffourée ; quelque chose d'humide – il espérait que ce n'était rien de plus qu'un crachat – restait collé à ses cheveux. Leur travail consistait à extraire de la mêlée les fauteurs de trouble, les pires d'entre eux : plongeant dans une forêt de jambes prises de frénésie, sous une avalanche d'injures, il fallait se laisser bourrer de coups de pied et de coups de poing, sans y prêter attention, pour mettre la main sur l'un des lascars, l'extirper du paquet, et lui montrer qu'on n'avait pas envie de plaisanter.

Il en tenait un, à présent, la tête bloquée par une clé de bras. Foulard bleu et blanc, blouson d'aviateur, jeans. Aux pieds, une paire de Doc Martens à coque d'acier qui avaient atteint plus d'une fois la cheville de Resnick.

– Je compte sur toi, Charlie.

Les derniers joueurs avaient quitté le terrain. Les spectateurs venus avec leurs gosses poussaient ceux-ci vers les sorties.

– Viens donc me donner un coup de main ! lança Resnick par-dessus le vacarme. Je serai libre plus tôt.

– Pas question ! s'esclaffa Ben Riley. Je ne suis pas de service. D'ailleurs, tu t'en tires très bien tout seul. Tu fais des heures sup', non ? Quand tu auras fini, rends-toi utile : viens me payer une bière.

En se tortillant comme un ver, le jeune type libéra sa tête de la prise de Resnick et fonça à travers le terrain. Ses pieds dérapaient déjà quand le croc-en-jambe de Resnick le fit plonger ; le poursuivant et le poursuivi se retrouvèrent à plat ventre dans la boue épaisse.

– Tu t'es bien arrangé, mon gars ! dit à Resnick son supérieur hiérarchique, à l'extérieur du stade, alors qu'on faisait monter dans les camionnettes les trublions fraîchement interpellés. Tu vas t'amuser, à

nettoyer tout ça ! En plus, tu es de service demain matin à la première heure, c'est ça ?

Resnick longea la rive du fleuve en direction du pont, laissant le stade derrière lui. Une dernière grappe de supporters s'écarta de mauvaise grâce pour le laisser passer, en marmonnant, évitant son regard. Une équipe de rameurs sortait son bateau de l'eau pour le transporter jusqu'au plus proche des deux clubs d'aviron construits côte à côte en retrait du chemin de halage. Un peu plus tard dans la soirée, les bâtiments seraient rendus méconnaissables par les éclairages stroboscopiques et une sono poussée presque jusqu'à la distorsion. « La Chaloupe, Charlie. Huit heures et demie, neuf heures. » Resnick se dit qu'il aurait de la chance s'il parvenait ne serait-ce qu'à y passer, quelle que fût l'heure.

Resnick avait à peine franchi la porte d'entrée que sa logeuse lui ôtait déjà sa veste d'uniforme.

– Donnez-moi aussi votre pantalon, mon petit, et plongez dans la baignoire. Il y a de l'eau chaude. Demain matin, votre uniforme sera comme neuf, ne vous faites pas de souci pour ça. Il y a encore eu des histoires au terrain de foot, je suppose. Si ce n'était que de moi, je vous enverrais tous ces bons-à-rien à l'armée, ça ne leur ferait pas de mal. Il y a un beau morceau de poisson pour le dîner, je l'ai gardé au chaud dans le four.

Resnick lui passa son pantalon en tendant le bras derrière la porte de la salle de bains. Âgée de cinquante-huit ans, mère de trois enfants qui avaient depuis longtemps fait leur chemin tout seuls (les deux premiers avaient trouvé celui de la mine, le dernier celui de l'Australie), elle prodiguait à son locataire, avec une détermination inflexible, une abondance de petits pois spongieux, de thé noir comme de l'encre, et

de conseils qui passaient pour du bon sens. Depuis six mois, Resnick essayait de lui annoncer son intention de partir ; mais soir après soir, ses bonnes résolutions fondaient sous le regard de la brave femme. Un regard qui signifiait qu'elle avait besoin de lui. Et du chat d'à-côté qu'elle attirait avec des restes de nourriture. Et de la perruche qui perdait ses plumes dans sa cage.

Fermant le robinet d'eau froide, il entra dans la baignoire. Il avait une meurtrissure, de la taille et de la couleur d'une grosse orange, sur le mollet, une autre sur le bras. Il grimaça en se passant la savonnette sur les côtes. Précautionneusement, ses doigts suivirent les contours d'une rigole de sang séché à travers son cuir chevelu. Dès que son transfert à la PJ serait accordé, il pourrait tirer un trait sur tout ça. Sur ces samedis après-midi, une semaine sur deux, pendant lesquels il était payé à recevoir des grêles de coups de pied et de coups de poing ; à ne plus être autre chose qu'un objet de dérision et de haine. Une fois sa mutation en poche, il pourrait aller voir Mme Chambers, la conscience tranquille, et lui expliquer la situation. Trouver un appartement pour lui tout seul, un endroit où il pourrait se détendre, inviter des gens à lui rendre visite, libérer sa collection de disques de la caisse de thé où elle se languissait. Cela faisait combien de temps qu'il n'avait pas entendu Paul Gonsalves prendre chorus après chorus devant l'orchestre du Duke à Newport, la voix d'Ella qui glisse doucement vers les basses dans *Every Time We Say Goodbye ?*

S'éloignant de la ville, Resnick suivit Arkwright Street, et les échos étouffés d'une basse électrique lui parvinrent avant même qu'il eût atteint le pont. Au bord du fleuve, des jeunes gens dont les cigarettes luisaient dans l'ombre au creux de leur paume, exploraient de leur main libre les vêtements de leurs

compagnes, s'attaquant aux élastiques et aux agrafes métalliques. Le son d'un orgue Hammond surgit au moment où Resnick payait son entrée. La salle, archipleine, baignait dans des relents de transpiration et de tabac, et des effluves prometteurs d'aventures sexuelles. Sans oublier l'odeur douceâtre du hasch, qu'il s'interdit de reconnaître. Sur scène, un orchestre de sept musiciens jouait *Green Onions*. À cette époque-là, on jouait tout le temps *Green Onions*.

– Charlie ! Par ici ! Viens nous rejoindre !

Ben Riley se trouvait près du mur, contre lequel il s'appuyait d'une main. Son bras tendu passait derrière la tête d'une fille à la bouche pulpeuse, aux yeux soulignés de mascara. Dix-sept ans au grand maximum.

– Charlie, je te présente Lesley. Il paraît qu'elle vient toutes les semaines, en bus, depuis Ilkeston. Mais à mon avis, elle doit nous raconter des salades. Si elle était là aussi souvent que ça, on l'aurait sûrement remarquée. Pas vrai, Charlie ?

Ben Riley lança un clin d'œil à son collègue. Lesley jeta un regard à Resnick, puis détourna la tête. Elle tenait contre sa hanche un verre de rhum au cassis.

– Lesley a une copine, n'est-ce pas, Lesley ? Elle s'appelle Carole. En ce moment, elle danse avec un mec, mais elle revient tout de suite. (De nouveau, Ben cligna de l'œil.) Qu'est-ce que tu en penses, Lesley ? Tu crois qu'il lui plaira, mon pote Charlie ? À ta copine Carole ?

Lesley gloussa.

L'orchestre s'arrêta de jouer.

Carole se révéla être une grande fille gauche et voûtée, au visage étroit et aux cheveux blonds, dont la voix délicate se perdait presque entièrement dès qu'elle sortait de sa bouche.

– On ne peut pas gagner à tous les coups, dit Ben Riley, tassé contre Resnick par les clients qui se

ruaient vers le comptoir. Elle a peut-être des talents cachés.

Resnick secoua la tête.

– Peu importe, dit-il. Je ne suis pas intéressé.

– Allez, Charlie, ne sois pas si… Deux pintes, s'il vous plaît, un rhum-cassis et une blonde légère.

– Continue sans moi, dit Resnick. Tu me raconteras demain.

Ben lui tendit l'une des deux pintes et le rhum-cassis.

– Bon, d'accord, je te laisse Lesley. On échange. Encore deux ou trois verres, et elles ne verront pas la différence, de toute façon.

Resnick soupira et se fraya un chemin vers l'endroit où les deux filles les attendaient.

– Et voilà le ravitaillement ! annonça Ben d'un ton enjoué.

– Il va falloir qu'on parte bientôt, dit Lesley. Pour ne pas rater le dernier bus.

– Pas question, fit Ben avec un large sourire. Ne vous inquiétez pas pour ça. On vous raccompagnera.

Se débarrassant du rhum-cassis, Resnick recula d'un pas.

– Alors, à demain, Ben. D'accord ?

Il salua les deux filles d'un signe de tête avant de s'enfoncer dans la foule.

– Qu'est-ce qu'il a ? entendit-il Lesley demander.

Il s'éloignait trop rapidement pour que la réponse de Ben pût lui parvenir. Et d'ailleurs, au même moment, l'orchestre revenait.

Veillant soigneusement à ne pas renverser sa bière, Resnick trouva une place près de la scène, mais à l'écart des danseurs – pour aujourd'hui, il avait déjà passé assez de temps à éviter des gens qui agitaient leurs bras en tous sens. Le saxophoniste fit jaillir de son ténor une brève phrase musicale en forme de spi-

rale, puis entreprit de régler l'anche de son instrument. Un jazzman dans le sang, se dit Resnick ; qu'on lui donne un blues à tempo moyen et la possibilité de s'exprimer, il méritait qu'on lui prête une oreille attentive. Mais en attendant, il se contenta d'expédier *Time is Tight*, changea de riff, un projecteur s'alluma… « Et je vous demande d'applaudir maintenant la fabuleuse… » Les cuivres lancèrent trois notes sèches et la chanteuse attaqua *Tell Mama* comme si sa vie, ou du moins ses trente prochaines minutes, en dépendaient.

Ruth James.

Ruthie.

Ce n'était pas la première fois que Resnick la voyait, accompagnée par tel ou tel orchestre, dans ce club ou un autre. Un petit bout de femme à la luxuriante chevelure auburn, et dont les pommettes semblaient menacer de percer la peau de son visage. Elle portait un pull noir aux manches retroussées jusqu'aux coudes, une jupe noire, un collant noir, des chaussures rouges à talons hauts. Elle chantait en s'agrippant d'une main au pied du micro, tandis que son autre main lançait des coups de poing, déchirait l'air, décrivait des moulinets dans le vide. Sa voix semblait sortir d'un tout autre corps que le sien – celui d'une femme plus grande, plus âgée.

Avant que ne se terminent les applaudissements saluant sa première chanson, elle fit un signe au joueur de synthé, ferma les yeux, la tête rejetée en arrière, marquant le tempo du plat de la main sur sa cuisse.

Un blues lent sur trois accords mineurs.

Coincés au milieu de la piste, Ben Riley et la fille aux épaules tombantes se tenaient enlacés, bougeant à peine.

Les années perdues… chantait Ruth, d'une voix rauque.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas danser ? demanda la voix de Lesley, tout près de l'épaule de Resnick.

– Non, merci. Franchement.

Avec un haussement d'épaules qui voulait dire « Comme vous voudrez », elle se détourna de lui.

Chaque nuit, je la passe à attendre,
Toutes ces larmes et ces rêves perdus,
Chaque minute, chaque seconde,
Les pires de toutes mes peurs,
Et quand tu franchis de nouveau ma porte,
Tu n'as rien d'autre à m'offrir,
Que tes mains vides, tes promesses creuses,
Et dix ans encore, dix ans de plus,
Dix encore de ces années perdues.

Derrière elle, l'orchestre la soutenait sans faiblir. Puis vint la note finale, déchirée, hideuse, comme un cri de douleur. Les bras le long du corps, elle resta immobile, tête baissée. Applaudissements. Resnick finit sa bière et consulta sa montre. Le lendemain, il était de service à la première heure. Ben Riley avait disparu. Il laissa son verre en plastique sur un coin du comptoir, pour qu'il ne soit pas écrasé sous les pas des danseurs. En gagnant la sortie, Resnick jeta un dernier coup d'œil pardessus son épaule.

– Hé !

Une voix de femme, cinglante, furieuse.

– Je suis navré.

– C'est la moindre des choses, il me semble.

– J'étais sur le point de…

– … sortir, oui, je le vois bien. Et moi, d'entrer.

– Je n'avais pas l'intention de…

– La différence, c'est que moi, je regardais où j'allais.

– Écoutez, je vous demande de m'excuser, je ne vois pas ce que je pourrais…

– … ajouter d'autre. Ça ne m'étonne pas. Vous avez vu de quelle façon vous m'avez broyé les pieds ? Et c'est un miracle que je n'aie pas été projetée au bas des marches. Et ne restez pas planté là avec votre sourire idiot.

Se mordant la langue, Resnick la regarda d'un air grave : pas très grande, à peu près le même âge que lui (dans les vingt-cinq ans), pas jolie, les yeux brillants de colère, le visage empourpré. À l'endroit où Resnick lui avait écrasé le pied, sa chaussure était éraflée, et son collant déchiré.

Il plongea la main dans sa poche.

– Je pourrais peut-être vous offrir…

– Un nouveau collant ? Ne vous donnez pas cette peine.

– Je pensais plutôt à un verre.

– Quoi ? (Ses yeux s'écarquillèrent.) Pour me le renverser dans le décolleté ?

– Elaine ! fit une voix quelque part sur leur droite.

Et Resnick comprit enfin que la jeune femme n'était pas seule.

– Voilà, voilà, j'arrive ! dit-elle, fusillant Resnick d'un dernier regard avant de le bousculer pour entrer dans l'établissement.

Dehors, depuis la rive, le fleuve paraissait sombre. Un convoi de bus traversait lentement le pont, vers les lumières de la ville. Le gravier crissait doucement sous ses pas. « Elaine », dit-il à voix basse, pour expérimenter les sonorités de ce prénom. Il allait s'écouler plus de quatre ans avant que Resnick ne le prononce devant elle.

1992

2

– Un express, Inspecteur ?
– S'il vous plaît.
– Une tasse bien pleine, hein ?

Resnick hocha la tête, déplia la première édition du journal local, et tourna les pages à la recherche des faits divers, sachant que ce qu'il allait trouver n'allait pas lui plaire. Un garçon de quinze ans lardé de coups de couteau par quatre jeunes filles. Une femme de quatre-vingt trois ans dévalisée et violée. Un épicier pakistanais chassé de son quartier par des insultes racistes et des menaces de violences physiques. Au tribunal, un homme explique pourquoi il a mis un cocktail Molotov dans la boîte aux lettres de son voisin : « Nuit et jour, ils passaient sans arrêt leur musique, nuit et jour. Je leur ai demandé de baisser le son, mais ça n'a jamais servi à rien. Dans ma tête, il y a quelque chose qui a fini par craquer un jour. »

Repoussant le journal, Resnick prit une gorgée de café corsé. L'espace d'un instant, il ferma les yeux.

Le comptoir de la brûlerie italienne se trouvait au milieu des étals du marché couvert, au niveau supérieur de l'un des deux centres commerciaux de la ville. Il était entouré par les marchands de légumes, de fruits, de fleurs, de poisson, de viande et de pain, de spécialités afro-antillaises et indiennes, et les deux traiteurs polonais chez qui Resnick achetait presque

tout son ravitaillement, répondant avec l'accent des Midlands aux salutations des commerçants qui s'adressaient à lui dans la langue de ses parents. Son obstination à n'employer que l'anglais n'avait rien de vexatoire, c'était simplement sa façon d'affirmer : *moi, je suis né ici, dans cette ville, c'est ici que j'ai grandi*. Dans ces rues qui nous entourent. Rouvrant les yeux, Resnick scruta les visages des autres clients assis autour du comptoir en U : des ménagères d'un âge certain tracassées par leurs varices ; des mamans dont les gosses n'arrivaient pas à se décider sur le parfum de leur milk-shake et ne tenaient pas en place une minute ; de vieux messieurs aux yeux chassieux qui restaient assis pendant des heures devant la même tasse de thé extra-fort ; l'étudiant en photographie de l'institut de technologie voisin, qui avalait deux capuccinos l'un après l'autre et dont les doigts sentaient le fixateur ; l'avocate capable de manger un beignet sans faire tomber le moindre grain de sucre sur la jupe de son tailleur ; le clochard qui attendait qu'on lui paye un café, puis s'éclipsait avec sa tasse pour le finir tranquillement près de la cabine du photomaton, ses jambes apparaissant à travers les trous de son pantalon. Des gens comme ça.

Assise de profil devant l'autre branche du U, Suzanne Olds se léchait le bout des doigts aussi méticuleusement que les chats de Resnick. Empoignant sa serviette en cuir, elle se laissa glisser de son tabouret et s'approcha du policier. La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, l'un des clients de l'avocate était sous le coup de cinq inculpations au titre des articles 18 et 47 de la loi sur les crimes contre les personnes humaines, et il changeait d'alibi aussi vite que s'il battait un jeu de cartes.

– Bonjour, Inspecteur.

– Bonjour, Madame Olds.

– J'ai dîné il y a quelques jours avec l'une de vos nouvelles collègues. Helen Siddons. Très brillante. Caustique. (Suzanne Olds sourit.) Très consciente des problèmes.

– Je pensais que le seul problème, c'était le crime. Comment le résoudre, comment le prévenir.

Suzanne Olds s'esclaffa.

– Voyons, Inspecteur, vous n'êtes quand même pas naïf à ce point-là.

Resnick la regarda s'éloigner ; sa silhouette semblait d'une élégance incongrue et quelque peu intimidante entre les épinards du maraîcher voisin et les piles de survêtements roses et blancs en infroissable – en promotion, ceux-là, le commerçant acceptant même les bons d'habillement du service social. Depuis qu'Helen Siddons, récemment transférée du Sussex, avait été nommée chez eux, Resnick l'avait rencontrée à plusieurs reprises. Inspectrice principale à vingt-neuf ans, elle ne passerait pas plus de dix-huit mois dans leurs services avant de poursuivre sa carrière ailleurs. Universitaire, diplômée en droit, elle était propulsée par le ministère de l'Intérieur sur une voie rapide qui menait tout droit aux plus hautes fonctions. Avant la quarantaine, elle pourrait viser le poste de directrice adjointe de la police. Resnick n'était pas surpris que Suzanne Olds et elle se soient si bien entendues. Il imaginait sans mal le sérieux de leurs conversations, entre deux plats, sur le sexisme chronique des fonctionnaires de police, sur le racisme, et sur les dossiers d'inculpation tellement truffés d'erreurs – involontaires ou intentionnelles – que nombre d'entre eux se voyaient, l'un après l'autre, publiquement rejetés.

Cependant, même si, fondamentalement, Resnick adhérait à la plupart des principes défendus par Helen Siddons et Suzanne Olds, il éprouvait la plus grande

réticence à leur apporter son soutien ; comment expliquer cela ? Était-ce parce qu'il voyait en elles, tout simplement, une menace ? Ou parce qu'il était quasiment certain que l'appui d'un homme comme lui, qui faisait carrière dans la police depuis plus de vingt ans, ne serait pas apprécié ?

– Un autre ? lui proposa le torréfacteur en raflant sa tasse sur le comptoir.

Tenté, Resnick consulta sa montre avant de secouer la tête.

– Il faut que je parte. J'ai une réunion importante. Je repasserai peut-être tout à l'heure. Bonne journée.

Et il partit sans se presser, les épaules tombantes, saluant au passage le commerçant qui le relançait sans cesse pour qu'il fasse un exposé à l'amicale de la paroisse – un poissonnier ventripotent dont le costume luisant avait été admirablement coupé par son oncle quinze bonnes années plus tôt, pour quelqu'un d'autre.

Planté sur les marches du commissariat central, Reg Cossall échangeait des histoires d'incendies volontaires avec le capitaine des pompiers de la caserne voisine.

– Hé, Charlie ! fit Cossall en emboîtant le pas à Resnick alors que celui-ci franchissait la porte d'entrée. Tu connais la dernière ?

Resnick se dit qu'il n'allait pas tarder à la connaître.

– Il paraît que c'est Grafton qui va être nommé à la place de Tom Parker. Tu te rends compte ? Le Malcolm Grafton de mes deux, inspecteur chef ! En passant sous le nez de types comme toi et moi !

Poussant un grognement qui ne l'engageait à rien, Resnick attaqua l'escalier.

– Je vais te dire un truc, Charlie. Cet enfoiré a fait tellement de lèche qu'il doit avoir la langue comme une autoroute. Sans compter le nombre de pantalons qu'il a usés aux genoux.

Resnick ouvrit la porte et fit signe à Cossall de passer devant lui. La plupart des autres officiers étaient déjà là, douze au total, du simple inspecteur jusqu'au sommet de la hiérarchie. Sur les murs, les cartes étaient ornées d'aiguilles et de rubans de couleur, et on avait disposé sur les tables en placage façon noyer des brochures et des tirages d'imprimante protégés par des pochettes en plastique. Le rétroprojecteur était en place, l'écran aussi. Jack Skelton, le supérieur de Resnick, à la tête de l'équipe spéciale constituée pour la circonstance, éteignit l'une des rares cigarettes qu'il s'octroyait, se versa un verre d'eau, s'éclaircit la gorge, et annonça le début de la réunion.

– Opération Martin-pêcheur. Voyons où nous en sommes.

Dix-huit mois plus tôt, cinq hommes masqués, en survêtement, avaient pénétré en force dans une banque d'Old Basford juste à l'heure de la fermeture. Ordonnant aux deux derniers clients de s'allonger par terre, ils avaient ligoté et bâillonné les caissiers et braqué l'une de leurs armes – un fusil à canons sciés – sur la tempe du directeur adjoint. Ils étaient repartis en emportant près de quarante mille livres, changeant trois fois de voiture pendant leur fuite.

Cinq mois plus tard, la gérante d'un supermarché récemment rénové de Top Valley, se rendant en voiture à son travail à l'heure de l'ouverture, se vit contrainte de quitter la route, coincée par un autre véhicule. L'instant d'après, on lui braquait un pistolet sous le nez. L'arme ne disparut qu'après qu'elle eut rendu possible l'ouverture du coffre-fort du magasin. Tout ce qu'elle put dire à la police au sujet de son agresseur fut que ce dernier était de taille moyenne et portait un masque de Mickey Mouse.

Mickey était de nouveau présent lors du braquage, un samedi de grande affluence, de la succursale

d'Abbey National à Mansfield. Mais c'est Dingo, cependant, qui posa une valise sur le comptoir, contre les vitres de protection, informant la caissière la plus proche que ladite valise contenait une bombe. Aucun des membres du personnel ne voulut prendre le pari qu'il s'agissait d'un coup de bluff, ou encore d'une opération publicitaire pour Euro-Disney.

Le vol le plus récent remontait à trois semaines. Il avait eu lieu au centre ville, au bureau de poste de Lenton Boulevard, juste au moment de l'ouverture. Les braqueurs avaient verrouillé la porte d'entrée de l'intérieur. Puis, pendant qu'une file d'attente sans cesse grandissante d'usagers mécontents piétinait sur le trottoir, ils avaient enfermé les employés dans un placard, ligotés deux par deux, les menaçant de tirer à travers la porte s'ils cherchaient à sortir ou à déclencher l'alarme.

Quatre vols. Butin total : près d'un demi-million de livres.

Cinq hommes, tous portant des gants, des masques, et des vêtements dont ils pouvaient se débarrasser instantanément. Tous armés.

De trois à cinq voitures, volées plusieurs jours à l'avance, utilisées à chaque occasion.

Des menaces de violence, pour l'instant restées sans suite.

Certains des billets volés avaient refait surface dans des villes aussi éloignées que Penzance et Berwick-on-Tweed ; la majeure partie d'entre eux, supposait-on, avait déjà été blanchis à l'étranger contre une commission confortable.

L'Opération Martin-pêcheur avait été montée après le deuxième incident, mobilisant de trente-cinq à cinquante officiers de police. Toutes les informations recueillies, entrées dans la base de données locale par des opérateurs de saisie civils, avaient été comparées à

celles de l'ordinateur central du ministère de l'Intérieur. On explorait actuellement des ramifications possibles à Leeds, Glasgow, Wolverhampton. On recherchait pour interrogatoire des criminels connus pour avoir participé à des opérations semblables. On effectuait des comparaisons avec des vols similaires effectués à Paris et Marseille. On examinait les listes de passagers dans les aéroports des East Midlands et de Birmingham.

Tôt ou tard, quelqu'un commettrait une erreur. Jusqu'à maintenant, cela ne s'était pas encore produit. Resnick espérait que cela ne serait pas un caissier de banque ou un employé d'une société de crédit agissant dans un moment de panique ou de bravoure, ou dans un élan mal placé de loyauté envers son employeur.

– Tu sais quoi, Charlie ? demanda Cossall au moment où ils repartaient, presque deux heures plus tard.

– De quoi tu parles, Reg ?

– Tu sais à quoi ça me fait penser ? À cette sale histoire, qui remonte à… Combien ? Dix ans ?

Mais Resnick n'avait pas envie qu'on lui rafraîchisse la mémoire. Ni maintenant, ni jamais. Refusant la proposition de Cossall d'aller boire une pinte en vitesse au Paon, il pénétra discrètement dans un pub de High Pavement où il mettait rarement les pieds et où il avait peu de chances d'être connu. *Cette sale histoire qui remonte à dix ans*. N'ayant pas l'habitude de boire au milieu de la journée, Resnick se surprit à vider deux grands verres de vodka, l'un derrière l'autre. Et les bouteilles de Schweppes qu'il avait demandées pour diluer l'alcool étaient encore intactes sur le comptoir quand il ressortit dans la rue.

3

Peter Hewitt cultivait plusieurs centaines d'hectares dans ce qu'on appelait autrefois le Rutland – le plus petit comté d'Angleterre. C'est un nom qu'utilisent encore les familles dont les racines étaient déjà établies bien avant que le gouvernement ne bouleverse les frontières administratives au nom de la rationalisation. Pour ces gens-là, Hewitt restait un étranger, qu'on accueillait avec prudence. Il représentait une nouvelle souche, du sang neuf, des idées nouvelles.

Hewitt n'avait pas toujours été fermier. Habitué dès son plus jeune âge, comme le sont toujours les enfants de paysans, à assurer sa part du travail collectif, il avait tourné le dos à l'agriculture à l'âge de dix-sept ans pour s'engager dans la Marine. En tant qu'officier, il avait servi pendant le conflit des Malouines – capitaine de corvette sur *l'Argonaute*. Comme beaucoup d'autres, son navire avait essuyé un tir de barrage intense dans le détroit des Malouines. Une autre frégate, l'*Ardente*, avait été coulée, avec vingt marins à bord ; l'*Argonaute* avait eu plus de chance. Il n'avait pas sombré, et seulement deux membres de son équipage étaient morts.

Seulement.

Aujourd'hui encore, ce mot avait un goût amer pour Hewitt.

Sur le moment, il pensa aux parents de ces deux hommes apprenant la nouvelle, au hasard et à la mal-

chance, à ce qui fait qu'un bateau flotte ou non, à la mer et à la terre ferme. Dès qu'il en eut la possibilité, il quitta la Marine.

Le père de Hewitt avait pris sa retraite. Ou plutôt, la récession et l'arthrite l'avaient poussé vers la cessation d'activité. À présent, il vivait paisiblement dans une petite maison du Northampshire, cultivait des légumes, élevait quelques chèvres, et se morfondait dans sa solitude. Peter avait acheté une ferme à côté de chez lui, mais pas trop près ; son intention avait toujours été de vivre sa vie comme il l'entendait. Il avait beaucoup réfléchi à la meilleure façon de diriger son exploitation, et il lui semblait préférable, dans la mesure où la terre et le réalisme économique le permettaient, d'appliquer le plus possible les méthodes de l'agriculture biologique.

En plus de ses terres cultivées, Hewitt possédait un troupeau de vaches frisonnes, et il avait signé plusieurs contrats concernant la production de lait biologique. Sa femme, Pip, tenait un commerce florissant de produits de la ferme. Ensemble, ils incitaient les associations et les écoles locales à venir visiter leur exploitation, afin de pouvoir expliquer leurs méthodes. Propager la bonne parole. Hewitt se voyait de plus en plus fréquemment demandé pour donner des conférences en divers endroits du pays, de temps à autre en Hollande, voire en France.

Cette mission, celle d'ambassadeur de l'agriculture biologique, il la prenait au sérieux. Tout comme lui tenait à cœur sa qualité de membre du conseil d'établissement de l'école, et sa charge de juge de paix. Si vous prenez quelque chose à la communauté, disait-il à ses amis moins convaincus que lui, il est de votre devoir de lui rendre quelque chose à votre tour. Tel était son sentiment concernant les terres qu'il cultivait. Il avait donc accepté sans hésiter de faire partie de la

section locale des visiteurs de prisons. Une partie de ses attributions consistait à siéger au comité local de l'examen des cas, dont les recommandations étaient transmises à la commission des remises en liberté surveillée.

C'était pourquoi, aujourd'hui, sous un ciel bas, il se rendait en voiture à la prison. Il allait interroger un détenu de longue date dont la demande de libération conditionnelle allait être examinée bientôt. *Avec un mépris total de la sécurité d'autrui, vous étiez prêt à recourir aux menaces et à la violence pour satisfaire votre goût du lucre*. Avant de partir, Hewitt avait lu la conclusion du juge. L'homme qu'il allait voir avait été reconnu coupable de cinq chefs d'inculpation et condamné à quinze ans de prison. La nature de ses délits, son recours à la violence signifiaient qu'il ne bénéficierait pas d'une libération automatique après avoir purgé les deux tiers de sa peine. Au bout de dix ans, cependant, on pouvait envisager une remise en liberté laissée à l'appréciation de la commission.

Quand apparut la route secondaire menant à la prison, Hewitt ralentit, jeta un coup d'œil à son rétroviseur, changea de file, et signala clairement qu'il avait l'intention de tourner.

Dès l'instant où il franchit la porte à double battant et l'entendit se refermer derrière lui, Hewitt se sentit amputé d'une partie de lui-même – qu'il ne retrouverait que plusieurs heures plus tard, quand il arpenterait ses terres en admirant l'horizon.

– Vous avez un bon client, aujourd'hui, commenta le gardien. Un type charmant, ça ne fait pas de doute.

Prior était assis dans une pièce dépourvue de fenêtre et de lumière naturelle. Une table en bois brut, des chaises métalliques avec une assise et un dossier

recouverts de tissu. C'est à peine s'il leva les yeux quand la porte s'ouvrit.

– Il y a une chose qu'on n'a pas réussi à lui apprendre, dit le gardien. Les bonnes manières.

– Merci, fit Hewitt. Ça ira très bien.

Tandis que la porte se refermait, Hewitt se présenta et tendit la main. Puis, s'asseyant, il sortit le paquet de cigarettes acheté le matin même au village, et le fit glisser sur la table. Ainsi qu'une boîte d'allumettes.

Prior le remercia, se servit, alluma une cigarette et leva la tête, regardant franchement son visiteur pour la première fois.

– Vous comprenez, bien sûr, l'importance de cet entretien ? demanda Hewitt.

Quelque chose qui ressemblait à une lueur d'amusement flotta au fond des yeux de Prior.

– Oh, oui ! répondit-il.

La prison lui avait fait perdre ses kilos superflus, l'avait endurci. Certains détenus, peu nombreux, réagissaient ainsi : ceux que la vie en collectivité n'avait pas rendus apathiques et vulnérables, ceux qu'elle n'avait pas brisés. Après dix années derrière les barreaux, Prior avait le teint gris, couleur de mastic, mais sa peau ne trahissait aucun relâchement. Les muscles de ses bras, de ses jambes, de son dos et de son torse restaient fermes ; il y avait encore de la vie dans son regard. Abdominaux, pompes, étirements, assouplissements. Concentration. À une seule exception près, à chaque fois qu'il avait été tenté de se rebeller, de se défendre, d'exploser, il avait pensé à ce moment, à cette entrevue. Il s'était tenu tranquille la plupart du temps, dans l'unique espoir d'une libération possible.

– Pour que je puisse donner un avis favorable, expliquait Hewitt, il faut que j'acquière l'intime conviction que vous n'avez pas l'intention de récidiver.

Prior soutint son regard.

– Alors, il n'y a pas de problème, dans ce cas ?

Hewitt cligna les yeux, changea de position sur sa chaise.

– Les délits que vous avez commis…

– C'était il y a longtemps. Dans une autre vie. (Prior laissa échapper la fumée de sa cigarette par les narines.) Ça ne se reproduirait plus.

– Ça s'est pourtant produit, à l'époque ?

– Ce que je crois, moi, dit Prior, c'est que les gens changent.

Hewitt se pencha en avant, puis se carra contre son dossier.

– C'est aussi votre avis, n'est-ce pas ? insista Prior.

– Oui. Oui, pour dire la vérité, je pense comme vous.

– Eh bien, alors… (Cette fois, le sourire était sans retenue.) Vous voilà fixé.

– Avez-vous pensé, demanda Hewitt au bout d'un moment, à retravailler ? À trouver un emploi ?

– Autrefois, j'étais dans le bois.

– Charpentier ?

– Menuisier. C'est mon métier.

– Bien, bien. Je suis sûr que votre contrôleur judiciaire essaiera de vous trouver quelque chose. Après tout, ce qui manque, malheureusement, à beaucoup d'hommes dans votre cas, c'est d'avoir un vrai métier entre les mains.

À la façon dont ça se présente, se disait Prior, je n'aurais pas pu espérer mieux.

– Vous avez des amis, à l'extérieur ?

– Quelques-uns.

– Ils seraient disposés à vous trouver du travail ?

– C'est possible.

– Et vous avez une femme ?

– Non.

– Vous êtes bien marié, pourtant ?

– Légalement, peut-être. Mais en fait, non. Plus maintenant. Plus vraiment.

– Dix ans, c'est dur à supporter. Il faut qu'une femme soit vraiment exceptionnelle…

– Oh, elle l'était, ne vous inquiétez pas.

– Elle l'était ? Elle n'est pas… ?

– Je ne l'ai jamais revue. Je ne sais pas où elle est.

– Je suis navré.

Prior secoua la tête.

– C'est la vie. On ne peut rester enfermé aussi longtemps que je l'ai fait, et espérer que rien ne va changer.

Hewitt se demandait ce qu'il ferait si pour une raison quelconque Pip le quittait. Une association, voilà comment il décrivait son mariage dans ses discours de fins de banquet, une association dont mon épouse est le membre le plus influent.

– Ce que je souhaite, disait Prior, c'est reprendre ma vie à zéro, faire les choses comme il faut, avant qu'il soit trop tard.

– Bien sûr, je comprends.

Une seconde chance, une seconde vie, c'était bien ce que Peter Hewitt avait à proposer. L'un des deux hommes tués sur l'*Argonaute* avait fêté son dix-huitième anniversaire ce jour-là. Pour lui, il n'y avait pas eu de seconde chance. Hewitt détestait ce gâchis, ce gaspillage au nom de la patrie.

– Exactement, renchérit-il. Je comprends parfaitement.

Prior le regarda bien en face, les yeux braqués dans les siens.

– Bien, dit-il quelques secondes plus tard. Bien. Parce que j'ai déjà perdu trop d'années de ma vie. Il y a des choses que je veux faire tant que j'en ai encore le temps.

4

Darren connaissait la prison. Ou les IJD, du moins. Les institutions pour jeunes délinquants. Des centres comme Glen Parva où, si on ne trouvait pas un moyen de se foutre en l'air pendant les premiers mois, on avait de bonnes chances d'apprendre toutes les ficelles pour accéder au grand banditisme.

Glen Parva. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Keith. Il était entré dans sa cellule, pendant les heures de repos, avec l'intention de lui taxer une clope. Et il avait trouvé Keith qui essayait, du haut de son mètre soixante-cinq, d'accrocher sa serviette de toilette autour du montant de son lit dressé à la verticale.

– Et qu'est-ce que tu penses faire, avec ça ? avait braillé Darren.

S'il y avait une chose que Keith n'avait pas faite, en tout cas, c'était un peu de ménage dans sa turne.

Pour toute réponse, Keith avait caché sa serviette derrière son dos et s'était mis à chialer ; les larmes d'un gosse de six ans pris à piquer des bonbons chez l'épicier du coin.

– Tu vas quand même pas te foutre en l'air, dit Darren, s'asseyant sur le bat-flanc de Keith. Tu vas pas donner à ces salopards la satisfaction d'avoir eu ta peau. Il te reste combien à tirer, au fait ?

– Deux mois.

– Je suis sûr que tu peux tenir le coup deux mois de plus.

Accablé, Keith baissa la tête.

– Non, je tiendrai jamais.

L'examinant, Darren vit une petite chose pitoyable, aux oreilles décollées, à la peau trop lisse, avec des mains de bébé. Pas étonnant que les autres se soient jetés sur lui dans les douches, pour lui faire subir un viol collectif, probablement, lui barbouiller la bouche de rouge à lèvres introduit clandestinement avant de le forcer à les sucer l'un après l'autre.

– T'inquiète pas, dit Darren. Je vais m'occuper de toi. Si quelqu'un essaie quoi que ce soit, dis-lui que c'est à moi qu'il aura affaire.

Keith le fixa d'un regard incrédule.

– Et pourquoi tu fais ça ? demanda-t-il.

Darren avait vu un film un jour, quand il était chez sa sœur, à Sutton-in-Ashfield. Un western. L'histoire d'un militaire, un officier de cavalerie, avec des éperons, un sabre, des galons dorés. Un type important. Il sauve la vie d'un chef indien, et après ça, l'Indien le suit partout, en attendant de pouvoir lui rendre la pareille. Dans le genre frères de sang à la vie à la mort. Tu parles ! En tout cas, ce n'était pas le même genre de relation, entre Keith et lui. Après leur libération, la raison qui avait empêché Darren de larguer Keith n'avait rien à voir avec cette vieille connerie de film. S'il faisait des efforts pour le supporter, c'est que Keith connaissait tout ce qu'il est possible de savoir sur les bagnoles. Il n'y en avait pas une seule qu'il ne soit pas capable de voler.

Traversant la rue vers l'alignement des magasins, Darren consulta sa montre. Treize heures cinquante-quatre. Si Keith arrivait en retard, il lui arracherait les jambes à hauteur des genoux. Il éclata de rire ; si ce

pauvre nabot rapetissait encore, il allait finir par se retrouver sous terre.

Keith avait scruté le parking à étages du premier au dernier niveau, pour dénicher une Orion pas mal du tout. Le propriétaire avait obligeamment laissé son ticket dépasser du cendrier. À la sortie, Keith n'avait eu qu'à tendre une livre ; au prix que coûtaient les voitures aujourd'hui, il ne fallait pas se plaindre.

Ce qu'il n'avait pas prévu, c'étaient les travaux sur la rocade, la circulation sur une file, et le fait qu'il allait se retrouver bloqué derrière un ancêtre en Morris Minor – jolie voiture, d'ailleurs, bien entretenue, qui valait sans doute plus cher aujourd'hui que lorsqu'elle était neuve.

Keith savait très bien que Darren n'allait pas être heureux. À présent, il n'avait plus aucune chance d'arriver à l'heure. Donner des coups de klaxon ne servirait strictement à rien. Et le plus pénible, c'était de ne même pas pouvoir écouter la radio. La première chose, pratiquement, qu'il avait remarquée en examinant la voiture : un salopard avait déjà piqué l'autoradio, en laissant traîner partout des câbles arrachés, et le propriétaire devait être trop radin pour s'en payer un autre.

La route s'élargit soudain et Keith enfonça l'accélérateur. Les aiguilles de sa montre se rapprochaient dangereusement de quatorze heures ; Darren allait être d'une humeur massacrante.

La dernière fois que Darren était venu dans ce restaurant, c'était encore une pizzeria. Au choix, pizzas américaines pâte épaisse ou italiennes à pâte fine. Et une spécialité : la pizza hawaïenne. Darren avait commis l'erreur d'en prendre une, un jour. Des morceaux d'ananas qui vous restaient coincés dans la

gorge comme des blocs de vomi ; du bœuf haché plein de cartilage sur lequel un chien n'aurait même pas levé la patte pour pisser.

Et avant, c'était quoi ? Un Chinois qui vendait des frites. Un marchand de bonbons pakistanais. Quand Darren était gosse, un de ces boulangers qui vendaient des sandwichs rassis par paquets de trois, à moitié prix, le lendemain matin – oignon-fromage, ou blanc de dinde, ou foie de porc avec un soupçon de chutney.

De l'autre côté de la rue, les bureaux de la Coop avaient été rasés pour laisser la place à un Bricorama flambant neuf – trois étages de papier peint, de faux Formica et de meubles de cuisine qui tombaient en pièces plus vite que vous ne pouviez les assembler. Darren s'y était fait embaucher, une fois, quand il avait seize ans, pour transbahuter des gros cartons à l'arrière du magasin, dix livres et des cals aux mains à la fin de la journée, pas d'impôts, pas de questions. Tout ça se passait avant qu'il ait eu la bonne fortune de se faire arrêter et mettre à l'ombre. Avant qu'il ait appris qu'il existait des moyens plus simples de gagner sa vie.

À présent, des panneaux envahissaient les vitrines du magasin : *50 % sur tous les articles – Fermeture définitive – Tout doit disparaître*. La pizzeria était condamnée par des cloisons en bois, portant des vieilles affiches déchirées et couvertes de graffiti : Soul II Soul, Springsteen, et Les Fabuleuses Supremes LIVE ! au Ritzy. Dans le renfoncement de l'entrée, des cartons et un nid de vieilles guenilles : quelqu'un habitait là.

Des six autres commerces en retrait par rapport à la rue, trois seulement étaient encore en activité : Un marchand de journaux aux vitrines protégées par des grilles métalliques ; un panneau collé sur la porte exigeait : *Pas plus de deux écoliers à la fois dans la*

boutique. Un magasin de textile qui vendait, en provenance directe de l'usine – supprimons les intermédiaires – des torchons à vaisselle et des chemises qu'on avait du mal à distinguer les uns des autres. Entre les deux, une agence de la société de crédit de la vallée de l'Amber, fermée pour le déjeuner entre midi quarante-cinq et deux heures.

Il était maintenant près de deux heures et quart.

Darren regarda la porte d'entrée. Le panneau OUVERT était affiché ; il eut presque envie de tenter le coup sans Keith, de faire le boulot tout seul. Et ensuite, il ferait quoi ? Il descendrait la rue à pied, le sac sur l'épaule ?

Il pliait les doigts de sa main droite quand l'Orion bleue apparut et vint se garer en douceur le long du trottoir, le visage de Keith tout juste visible dans la moitié inférieure du pare-brise.

– Qu'est-ce que tu fous ? T'es allé au McDo te payer un Big Mac et un milk-shake au chocolat ?

– Non, des beignets au poulet.

Darren avait déjà empoigné le col de chemise de Keith, comme pour l'étrangler, avant de comprendre qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

– T'as déjà vu entrer quelqu'un ? demanda Keith quand Darren l'eut relâché.

Darren secoua la tête. Les trois jours précédents, ils avaient soigneusement surveillé l'agence ; pas une seule fois, le premier client de l'après-midi ne s'était présenté avant deux heures vingt. À présent, il était deux heures dix-sept.

– Et si je larguais la bagnole ? suggéra Keith. On pourrait réessayer demain.

– Demain, mon cul !

Keith haussa les épaules. Il n'avait pas envie de discuter. Il connaissait très bien le ton que Darren venait de prendre ; il l'avait vu, une fois, briser son verre sur

le visage d'un type qui lui avait demandé, simplement, s'il était sûr de ne pas avoir de feu sur lui.

– Pour le boniment… commença Darren.

Ils traversaient, devant les magasins, le carré de terre battue entouré d'un muret de briques, en slalomant entre les crottes de chiens.

– Quoi, le boniment ?

– Tu me laisses m'en occuper.

Keith acquiesça. Comme s'il avait besoin qu'on le lui rappelle…

Lorna se força à ne pas tourner la tête en direction de l'horloge, accrochée au mur entre une photo aérienne de High Peak et une affiche vantant un placement à haut rendement. C'était le moment de la journée qui traînait toujours en longueur : depuis le moment où elle revenait à l'agence, après avoir déjeuné d'un sachet de bouillon maigre poulet-légumes et de deux biscottes suédoises avec un soupçon de margarine extra-allégée, jusqu'à la pause de l'après-midi, vers quatre heures, quatre heures et quart, quand Marjorie préparait le thé, virevoltant autour de la théière, laissant le sachet trop longtemps dans l'eau chaude, lui brandissant sous le nez un paquet de biscuits à la crème anglaise, alors qu'à chaque fois, la bouche pincée, Lorna repoussait son offre.

Et le fait que la même Marjorie, en ce moment, soit dans le bureau du fond avec Becca, bavant pratiquement devant elle, voilà qui lui soulevait le cœur. Becca, avec son petit tailleur gris très chic à col montant et jupe évasée, qu'elle ne se privait pas de remonter sur ses jambes maigres quand le responsable de secteur débarquait chez eux à l'improviste. Trois ans de cours de diction, un diplôme universitaire en langues modernes, et on lui avait confié les fonctions de directrice d'agence dès la fin de sa formation, ou

presque. Et pourtant, elle n'avait que deux ans de plus que Lorna, et c'était tout.

« C'est encore officieux, bien sûr, mais M. Spindler dit que je vais être mutée dans l'une des agences principales avant la fin de l'année. »

Lorna l'avait entendue dire ça à Marjorie, un jour, comme si elle lui faisait le grand honneur de lui confier un secret, et Marjorie, la larme à l'œil, de s'extasier : « Oh, Becca ! Mais c'est merveilleux ! »

Sans oublier la façon dont Spindler, ce salaud paternaliste, traitait Marjorie elle-même. « Alors, Marjorie, on les fait marcher droit, ces deux jeunettes ? » Ça faisait dix-sept ans qu'elle travaillait là, Marjorie ; toutes les promotions auxquelles elle aurait pu prétendre lui étaient passées sous le nez, et pourtant, elle avait toujours fait semblant de ne pas s'en apercevoir.

Mais avec moi, se dit Lorna, ça ne se passera pas de la même façon. Dans dix-huit mois maximum, je dépose une demande de mutation. Et si je ne l'obtiens pas, j'irai chercher du travail chez la concurrence, chez Halifax, Abbey National ou Leeds. Et peu m'importe que tout le monde le sache.

Deux heures vingt-trois. Et voilà ! J'ai regardé la pendule.

Enfin, tant pis.

Lorna se cala contre son dossier de chaise capitonné et tourna les pages du *Gala* de la semaine dernière qu'elle avait posé sur ses genoux. Dans la partie surélevée de l'agence, derrière elle, elle entendait Becca et Marjorie bavarder depuis leurs bureaux respectifs. Becca racontait ses vacances à Orlando ; Marjorie rabâchait l'histoire de sa sœur et de son kyste à l'ovaire, de la taille d'un bébé prêt à naître – ses expéditions du dimanche matin au marché aux puces pour trouver un châle et un berceau d'occasion avant d'apprendre la vérité.

La porte s'ouvrit lentement et le regard de Lorna se posa brièvement sur l'horloge. Deux heures vingt-cinq. Le vieux M. Foreman en savates, la braguette mal fermée, qui vient déposer un chèque de 25 livres et en retirer 5 en liquide.

– Vous avez vu Machin à la télé hier soir ? Bon sang ! Je me demande pourquoi ces gens-là sont payés.

Refermant son magazine, Lorna le glissa sous le comptoir.

Darren se tenait juste à l'intérieur de la porte, Keith derrière lui. Déjà, il sentait son cœur battre plus vite. Trois femmes, une à l'entrée, derrière le seul guichet ouvert, les autres au fond. Aucune de ces deux-là ne regardait autour d'elle, ne prêtait attention à quoi que ce soit. La caissière, en revanche, derrière ses grosses lunettes rondes, le regardait avec insistance, l'air surpris. Eh bien, il allait lui donner des raisons d'être étonnée.

– La porte, dit Darren à Keith en avançant vers le guichet.

– Hein ?

– Surveille la porte.

Lorna préparait déjà son sourire, celui qu'elle réservait aux nouveaux clients. Ce n'était sans doute rien d'autre qu'une demande de renseignements, comment fait-on pour ouvrir un compte en banque ?

– Lorna Solomon ? dit Darren avec le sourire, lisant le nom de la caissière sur la plaque posée près du guichet.

Il n'était pas laid quand il souriait.

– Oui, fit-elle. Que puis-je faire pour vous ?

Darren s'esclaffa – une sorte de ricanement plutôt qu'un rire franc. Ouvrant son ample veste de cuir noir, Darren en sortit un sac poubelle, noir.